

Le bloc-notes de Bernard-Henri Lévy

Comme j'ai bien fait de garder pour cet été la lecture de Borges en Pléiade! Jamais écrivain n'aura tant rêvé de ses œuvres complètes. Jamais on n'aura, autant que lui, fomenté son intégrale. Non pas, d'ailleurs, qu'il l'ait « désirée ». Ni qu'il ait, à la fin de sa vie, mis un soin spécial à la « préparer ». Mais c'est dès le premier jour, dès la première ligne de son tout premier texte, qu'il a commencé d'écrire comme s'il avait en tête l'entier paysage à venir. Borges et sa correspondance. Borges et ses interviews. Borges veillant au moindre article, à la plus mineure des traces qu'il allait devoir laisser : ces hors-d'œuvre, n'est-ce pas... ces coulisses ou ces greniers de l'œuvre... toute cette part d'eux-mêmes qui échappe, d'habitude, aux écrivains, mais qu'il aura passé, lui, sa vie à contrôler – jusqu'à son « œuvre invisible » avec ses apocryphes, ses introuvables, ses livres perdus mais jamais écrits, écrits mais exprès perdus, les faux brouillons de ses vrais textes, les vraies variantes de ses faux manuscrits, bref, tout cet autre versant, fictif, quasi dément, mais dont il n'aura pas moins conçu les enchaînements imaginaires. J'aime, c'est le moins que l'on puisse dire, cette perfection dans la rouerie. J'aime cette façon de devenir son propre faussaire et trqueur. Y a-t-il, par les temps qui courent, meilleure définition de l'écrivain ? Y a-t-il meilleure réponse à ceux qui font de la « vérité », de l'« authenticité » ou, pire, du « vécu » les vertus littéraires cardinales ? La littérature est mensonge, voilà le vrai. Et nul ne nous le rappelle avec plus d'éclat que l'auteur d'« Enquêtes » ou de « L'Aleph ».

Rencontre, plutôt drôle, avec un ministre de l'actuel gouvernement. Très vite, peut-être à cause de mes questions, il me parle de la cohabitation, du rituel des conseils des ministres, et, donc, de François Mitterrand, dont je découvre qu'il conserve, auprès de ce genre de personnage, un capital de séduction quasi inentamé. Comme sous la première cohabitation, lui demandé-je ? Oui et non, me répond-il. Car il manœuvrait à l'époque. Il déployait charmes et appâts. Il glissait un mot à l'un, entraînait l'autre un peu à l'écart – « vous viendrez bien faire un petit tour sur la place Rouge ? faisons quelques pas, voulez-vous ! si, si, vous m'intéressez ! bavardons un instant littérature ! » Alors que là, il ne fait rien. Vraiment, strictement rien. Il se contente d'être, semble-t-il. Parfois, simplement, d'apparaître. Car il serait entré avec le temps dans le club, ô combien plus confortable, de ces grands témoins politiques, recrues d'épreuves et de souvenirs, que l'on appelle, faute de mieux, des « personnages », parfois des personnages historiques et qui n'ont plus besoin de s'exprimer, puisque leur

■
**Mensonge
et artifice :
Borges
l'écrivain.**

■
**Un autre
roué :
François
Mitterrand,
en séducteur.**

■
**Un cap
à la dérive ?
Absurde,
mais c'est
l'Europe.**

seul contact est devenu presque flatteur : « un geste, Monsieur le Président ! un regard ! vous êtes un bloc de mémoire, n'est-ce pas ? un grimoire vivant et incarné ? qu'importe, alors, que nous vous haïssions ! c'est une aubaine de vous avoir croisé ! un gage sur l'avenir ! un vrai morceau de vraie histoire, achetée à crédit ou en viager ! c'est comme une option que nous aurions prise, tout juste un peu spéculative, sur les livres d'histoire de demain ! oui, bien sûr, j'en étais ! regardez la photo, j'y étais ! et qui sait même si, à l'arrivée, ça ne donnera pas un petit "Verbatim". » J'ignore ce que vaut la théorie. Ni ce qu'en penserait l'intéressé. Mais je trouve qu'elle cadre bien avec la frivolité de l'époque – tellement saturée d'éphémère qu'il lui suffit d'entrevoir un bout d'histoire attestée pour s'en trouver proprement grisée. Et je trouve qu'elle irait bien, surtout, au tempérament du Président : une séduction muette, presque immobile, dont on imagine l'usage qu'un vrai roué peut faire.

Titre, ce matin, d'une grande enquête dans le *New York Times* : « Europe, un continent à la dérive ». Impossible de ne pas songer, même si le journal ne l'évoque pas, à la célèbre image valéryenne de l'Europe cap de l'Asie, pointe avancée du vieux continent. Car l'Europe était un cap, oui. Au sens propre, un finistère. C'était un confin, ou un appendice, qui ne tenait que par un amarrage, non seulement à l'Asie lointaine, mais à cette autre Europe, toute proche, que l'on disait à tort « orientale ». En sorte que si nous sommes en crise ou, donc, à la dérive, c'est peut-être en ce sens strict, quasi physique, qu'il faut l'entendre : parce que nous aurions largué l'amarre, rompu le lien vital – parce que nous nous serions délestés de cette autre Europe qui tenait à nous et dont nous avons, nous, en Yougoslavie mais aussi ailleurs, si mal assumé le destin. Le *Times*, à partir de là, peut bien parler chômage et économie, Allemagne et guerre des monnaies. Je suis convaincu, moi, qu'au commencement il y a ce mouvement, ce glissement de terrain – comme si la géologie, pour une fois, commandait à la politique et que s'était formée, au cœur du vieux continent, une faille nouvelle et terrible. C'était pire au temps du Mur ? Peut-être pas. Car nous avions le dos au mur, justement – ce qui était une manière comme une autre, fût-ce sur le mode de la nostalgie ou de l'espérance, de maintenir le lien ancien. Tandis que là, le Mur est tombé et qu'à sa place s'est creusé le fossé – l'Europe occidentale devenant alors ce finistère sans terre, ce cap sans hinterland, une énorme banquise prenant doucement le large, et mûre, j'en ai bien peur, pour d'incertaines ou fatales aventures.

